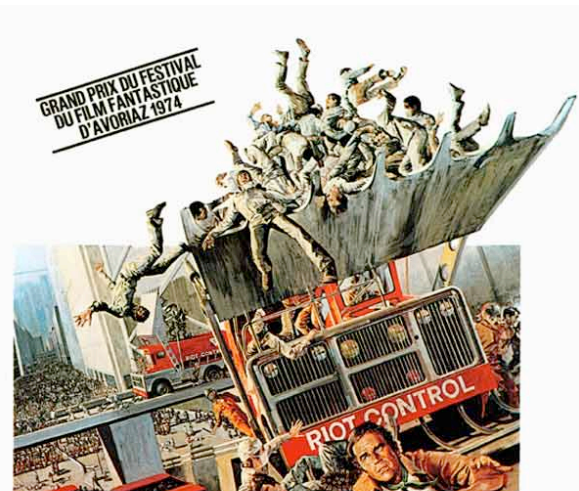


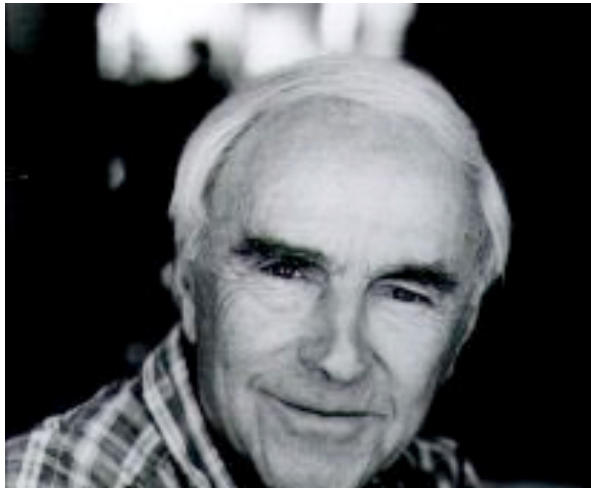
Soylent Green, de Richard Fleischer

Soylent Green est une variation sur le même thème, avec néanmoins un propos plus fin dans la mesure où la démonstration qui y est opérée ne nécessite aucune intervention extérieure. Du reste, qu'a-t-on dit d'original, et de plus fort, depuis le tournage de ce film, l'un des plus importants, des plus lucides du cinéma de *Speculative Fiction* ? Rien. Et cela parce que nous entrons de plain pieds dans ce qui était une prophétie et qui, derechef, devient un diagnostic ; nous avons déjà passé la tête dans le champ de l'un de ses plans poussiéreux, jaunâtres, fades et secs ; ne reste que le corps : il y passera vite, puisque, déjà, on le vend en pièces démontées, en gammes ou en images.



On connaît la trame de ce film, prétexte à décrire une société et découvrir la vérité qui la fonde : dans un monde dénaturé, pollué, totalement industrialisé, surpeuplé et où la rareté des biens a découlé de son abondance (on devrait dire : où la rareté effective des biens a découlé de sa rareté économique), un policier enquête sur le meurtre de l'un des administrateurs de la société (la *Soylent corporation*) productrice des galettes fabriquées à base de plancton dont se nourrit, faute d'autre chose, la très grande majorité de la population humaine. Il découvre que l'administrateur a été assassiné pour l'empêcher de révéler un secret qui le ronge : les océans sont morts ; le plancton a disparu. Se pose alors la question : de quoi, de quelles protéines sont constituées les galettes *Soylent* ? De la seule matière protéinée qui existe en abondance... Les hommes !

De la scène du souper, où le flic découvre et les rites du repas et les saveurs de la nourriture qu'il n'a jamais connus, à la séquence où le vieillard qui lui sert de documentaliste se rend au foyer, terrifiante usine d'extermination où l'inhumanité réside non pas dans une quelconque désindividuation des victimes (qui signifierait qu'il est encore nécessaire de transformer la victime en une chose pour pouvoir légitimement la tuer) mais, au contraire, dans les prévenances, les égards, le cérémonial léché, presque pompeux, qui incite et amène les individus à la mort, en passant par celle durant laquelle on découvre le traitement parfaitement automatisé et prophylactique des cadavres recyclés en véritables hosties (la référence ironique à une eucharistie divinisant l'homme, auteur de sa propre destruction, est très nette) ou encore celle de l'émeute de la faim dispersée à grand renforts de bulldozers, ce film est un chef d'œuvre absolu. Certes, à tort ou à raison, on peut lui reprocher de mettre en scène certaines obsessions des années septante qui n'ont plus cours (la surpopulation, les gigantesques oligopoles de productions – encore ce dernier trait n'est-il pas tout à fait hors de propos aujourd'hui), et d'être un peu contradictoire dans son message. En effet, Sol, le vieux documentaliste du Thorn, le flic joué par Eston, ne cesse de vanter avec nostalgie le temps révolu de l'abondance, mais sans jamais être critique vis-à-vis de cette abondance qui, précisément, par ses excès, a amené la pénurie définitive. De même, si la critique des sciences est âpre, rien n'est



dit sur le consumérisme. Tout se passe comme si une part de la démonstration, une prémisse manquait.

Le génie du film tient dans les nombreux aspects traités : la perte des sens (comme dirait Illich) et des ressources, l'accentuation des inégalités sociales, la concentration du pouvoir, la corruption généralisée de la société (avec cette phrase magnifique du chef de la police qui déclare : « Dès qu'on vous donne un salaire, on vous

corrompt !») et la situation des femmes, les plus « chanceuses » étant transformées, pour survivre, en « mobiliers », c'est-à-dire attachées à un appartement de luxe pour servir le locataire (là encore, la réplique de Thorn à la jeune fille employée comme mobilier qui veut tout abandonner pour le rejoindre est d'anthologie ; alors qu'elle vient de lui dire qu'elle veut vivre avec lui, Thorn, sous le choc de sa découverte, lui répond : « Contente-toi de vivre ! »).

Si l'on en croit les misérables et hypocrites rodomontades environnementalistes des pays occidentaux, la main ensanglantée de la dernière image du film, tendue vers nous, n'a toujours pas trouvé une autre main à saisir. Quel manque de classe, pour une espèce consciente, que de prendre les devants de sa destruction en rotant.

Frédéric DUFOING